

**Discours de Madame la ministre de l'Education Nationale, de
l'Enseignement Supérieur et de la Recherche**

Discours fusillés de Bascaules

TOUJOUSE

6 août 1944- 6 août 2016

Seul le prononcé fait foi

Monsieur le Ministre, cher Philippe MARTIN,

Madame la maire du HOUGA, chère Patricia FEUILLET-GALABERT

Monsieur le maire de TOUJOUSE, cher Jacques TARTAS,

Mesdames et messieurs les élus,

Mesdames et Messieurs les présidents et membres des associations d'Anciens Combattants,

Mesdames et Messieurs les Anciens Combattants,

Mesdames et messieurs,

Chers amis,

1. **« *C'est un trou de verdure, où coule une rivière, Accrochant follement aux herbes des haillons, D'Argent.* »**

Vous aurez reconnu, dans ces vers, ceux qui ouvrent le poème d'Arthur RIMBAUD, « Le dormeur du Val ». Ce dormeur, la fin du poème nous le révèle, a « deux trous rouges au côté droit ». Ce dormeur n'en est pas un.

Le cadre idyllique de la nature est son linceul. Dans l'indifférence des arbres et de la rivière, une vie humaine s'achève, rattrapée par l'Histoire.

Ce poème, je ne peux m'empêcher d'y penser aujourd'hui. Dans cette forêt, dans cette nature indifférente que vient chaque année scander le rythme des saisons, l'histoire a laissé sa trace. Une trace de sang. Une trace de mort. Celle de trois résistants, abattus dans ce bois de Bascaules, il y a 72 ans aujourd'hui.

Un matin d'été, un matin comme il y en a tant, chaque année, en cette saison, un matin comme il y en a eu par le passé, et comme il y en aura à l'avenir, trois hommes sont morts ici : Pierre Farines, 22 ans, Jean Labastie 32 ans, Henri Thiébaud, 43 ans.

Leur vie s'est achevée. A la différence de cette matinée estivale, ils ne reviendront pas. L'Histoire ne connaît pas de cycle naturel.

Elle se déploie, rectiligne, et sa trajectoire a la netteté de la balle jaillie de l'arme allemande qui résonna ici, il y a 72 ans.

Comme elles contrastent, ces détonations, avec le calme qui règne aujourd'hui. Comme il est dur d'imaginer, au cœur de ce bois, la violence des faits passés.

Mais comme il est nécessaire de se le rappeler, et comme elle est importante cette stèle. Elle grave dans la pierre et par la main de l'homme, la permanence d'un passé qui, sans cela, serait aujourd'hui ignoré.

2. L'oubli, mesdames et messieurs, est une chose redoutable.

L'oubli est une chose redoutable, parce qu'il nous conduit à prendre, pour acquises, des situations qui sont le résultat d'un long combat.

L'oubli nous amène à considérer comme négligeable et sans importance, ce qui est pourtant essentiel.

Une personne qui aurait oublié quel est le mur porteur de sa maison, aurait tôt fait d'abattre ce mur inutile qui lui gâche l'horizon. Mais vous pouvez être sûrs que celui qui a construit cette maison pour s'abriter du froid et des intempéries, savait très bien, lui, quel était le mur porteur.

Pour rien au monde il ne l'aurait oublié.

Alors, oui, bien sûr, l'oubli est aussi nécessaire. Mais il y a des moments où l'on souhaiterait que tous les temps se superposent. Que nous puissions, en un instant, voir ce qui fut, pour mieux comprendre ce qui est.

Et dans ce lieu, au spectacle de ces hommes qui donnèrent leurs vies pour sauver la France, nous comprendrions l'importance de la République, de ses valeurs, et de la paix qu'ils nous ont léguées.

Lutter, contre l'oubli, contre le présent qui pèse de tout son poids sur notre esprit, défendre le travail de mémoire contre le saccage du passé et l'obsession de l'aujourd'hui, est un combat qui vaut la peine d'être mené. C'est pour cette raison que je tiens, année après année, à me joindre à vous, le 6 août.

Et ce combat se mène aussi, jour après jour, dans les lieux de mémoire comme dans les salles de nos écoles, de nos collèges et de nos lycées.

3. La mémoire de ce temps, nous devons impérativement la transmettre aux jeunes.

Ces jeunes, vont avoir la charge de construire la France et l'Europe du 21^{ème} siècle. Mais ils n'édifieront rien de solide, rien de durable, s'ils n'ont pas, de l'histoire de ce pays, de l'histoire du 20^{ème} siècle, une idée claire.

Les épreuves du passé ne doivent pas être des vestiges, mais des fondations. Des fondations pour notre pays, pour notre avenir, et pour notre présent.

Les jeunes, dépositaires de notre histoire, acteurs de demain, ne doivent jamais oublier ces éléments fondamentaux. Il faut donc les leur transmettre, et dans cette transmission, l'Ecole a un rôle essentiel à jouer.

Par l'enseignement de l'histoire et par la connaissance, bien sûr, mais aussi en leur permettant de rencontrer, au fil de leur scolarité, des femmes et des hommes qui se sont engagés, pleinement, véritablement.

C'est tout le sens de la réserve citoyenne que j'ai instaurée au lendemain des attentats de janvier 2015, que d'offrir la possibilité de ces rencontres. Elles sont, davantage encore que des témoignages, un véritable passage de témoin : celui de l'engagement.

Oui, c'est à nous, à nous qui venons après, de sauvegarder la mémoire de ces hommes morts pour la France, morts pour la liberté.

C'est à nous qu'il appartient, à travers cette stèle, à travers nos hommages, de nous assurer que le drame qui s'est produit ici ne soit pas oublié.

L'oubli est une chose redoutable. L'oubli nous condamne à répéter nos erreurs. Ignorer le passé, c'est compromettre l'avenir !

Si l'histoire n'a pas de cycle, nos sociétés retombent parfois dans des erreurs passées.

Quand l'on entend retentir, comme ce fut le cas à Paris il n'y a pas si longtemps, des « Morts aux Juifs » ; quand on voit des femmes et des hommes stigmatisés et rejetés à cause de ce qu'ils sont, quand le racisme et l'antisémitisme ressurgissent au sein des propos de responsables politiques, sans pudeur, sans vergogne, avec une insoutenable légèreté, alors, oui, devant de tels spectacles, des interrogations immenses naissent en nous.

Avons-nous si peu de mémoire ?

Avons-nous oublié d'où nous venons ?

Allons-nous vraiment laisser les mêmes ritournelles et les mêmes refrains retentir dans l'Europe entière, et taxer de faiblesse et de naïveté cette République et ses valeurs, pour lesquelles des femmes et des hommes se sont battus ? Pour lesquelles ils sont morts ?

4. Le 14 juillet dernier, notre pays, le jour même de sa fête nationale, a encore été durement frappé par le terrorisme.

Le 26 juillet, un prêtre a été assassiné, au cœur de son Eglise.

La barbarie et la violence ne sont pas l'apanage du passé.

Le sang a, de nouveau, coulé. Des innocents sont morts. Partout, dans toute la France mais aussi à l'étranger, il y aura, dans bien des familles, une absence, un manque, un vide.

A la rentrée, ce seront des chaises qui resteront vides dans les salles de classe, des camarades qui manqueront à l'appel, des enseignants qui ne reviendront pas.

C'est un même vide qu'ont laissé les fusillés de Bascaules.

Ils ont manqué, au moment où la victoire et la libération étaient célébrées. Ils n'ont vu ni les défilés, ni les embrassades.

Ils n'ont pas vu leur pays, leur région, libérée.

Ils n'ont pas entendu résonner dans la France entière ce chant des partisans, dont les paroles furent imprimées pour la première fois le 25 septembre 1943, dans le premier numéro des Cahiers de la Libération, à Auch, non loin d'ici.

Ils manquèrent aux jours de fêtes, comme des milliers et des milliers d'autres.

Mourir en août 1944, dans cet été brûlant où la guerre prenait fin ; mourir, en août 1944, au cœur d'une nature splendide mais indifférente ; mourir, à 20 ans, à 30 ans, à 40 ans, à l'instant où tout bascule, et où l'espoir renaît ; cela peut sembler d'une cruauté absurde.

Pourtant, leur mort fait sens. Leur mort fait terriblement sens.

5. A travers ces résistants, c'est la beauté d'un combat, et l'ampleur d'un espoir qui s'incarnent.

A travers eux, à travers leur mémoire, c'est notre engagement présent qui se nourrit. A travers les morts du passés, c'est l'actualité et la nécessité de leur lutte qui nous apparaît pleinement.

Il y a soixante-dix ans, en 1946, la mairie de Toujouse élevait une stèle à leur mémoire. Soixante-dix ans après, nous sommes encore là, rassemblés autour d'elles. Et les événements présents donnent, à ce moment, une intensité singulière.

Mesdames et messieurs les Anciens combattants, vous qui vous êtes battus aux côtés des hommes que nous honorons aujourd'hui, aux côtés de celles et de ceux qui ont refusé la défaite et la compromission, c'est pour la ministre de la République que je suis, mais aussi pour la citoyenne, un honneur et une fierté d'être aujourd'hui à vos côtés.

N'oublions donc jamais, dans ce bois, en ce lieu, que des hommes sont morts.

Et n'oublions pas non plus ce pour quoi ils sont morts.

Ce pour quoi ils se sont battus.

Dans ce bois, dans ce chemin, des hommes sont tombés au nom de la démocratie, de la République, pour une société libre, fraternelle, et égalitaire.

6. Cela doit être, pour nous, une leçon d'humilité. Mais aussi une inspiration.

Les combats les plus difficiles ne se remportent jamais en transigeant sur nos valeurs, mais en les exaltant, fièrement, en les portant et en les défendant. Voilà ce qui nous unit, aujourd'hui, comme cela unissait, au cœur du commun combat, « *Celui qui croyait au ciel, et celui qui n'y croyait pas* », dans ce magnifique poème d'Aragon.

Les horreurs du temps présent, les défis et les crises que nous traversons, exigent bien de notre part un combat. Ce combat est suffisamment intense et grave pour qu'aucune division ne vienne l'entraver.

Aujourd'hui, dans ce bois de Bascaules, Pierre Farines, Jean Labastie et Henri Thiébaud sont morts. Et c'est volontairement que je parle au présent. Car la mort de ces hommes doit elle aussi nourrir notre volonté de revenir à l'essentiel, à nos fondamentaux, à ce qui nous unit : l'attachement viscéral à la République, et à sa devise.

Que l'un fut plombier zingueur, l'autre ouvrier boulanger, et le troisième attaché parlementaire, que leurs milieux diffèrent, tout cela n'a jamais entravé leur unité, qui s'est prolongée jusque dans la mort.

Voilà pourquoi, je voudrais, pour conclure, rappeler ces vers du poème d'Aragon :

*« Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Quand les blés sont sous la grêle
Fou qui fait le délicat
Fou qui songe à ses querelles
Au cœur du commun combat »*

Je vous remercie.